

—C'est presque une position sociale de nos jours, de parler français à la perfection.—J. Novicow.

LE MADAWASKA

—Il n'est pas de plus grande gloire que de combattre pour la langue de la patrie.—Jean Dorat.

J.-G. BOUCHER, éditeur-proprétaire

ABONNEMENT: Canada \$1.50 Etranger \$2.00

Rédigé en collaboration.

NAPOLÉON BOURASSA

Hommage à l'auteur de "Jacques et Marie".

Nous ne saurions passer sous silence le centenaire de la naissance de Napoléon Bourassa, l'auteur du roman acadien "Jacques et Marie", émouvante idylle acadienne qui a fait connaître sous une forme facile et agréable à lire, la tragédie du Grand Dérangement de 1755.

L'histoire offre une lecture plutôt difficile et parfois ennuyeuse. Ceux qui s'y livrent possèdent généralement un goût particulier pour son étude. Napoléon Bourassa était de ceux-là. Possédant une vaste culture, curieux de tout, il fouilla l'histoire canadienne. Il ne pouvait manquer de rencontrer, au début de la colonie, ce groupe de français établis le long de la Baie de Fundy, en Acadie.

L'histoire des Acadiens émut. Il aurait voulu que tous ses compatriotes connussent l'histoire de ce petit peuple, pour mieux l'apprécier. Toujours prêt à passer à l'action, Napoléon Bourassa entreprit d'écrire son roman "Jacques et Marie". Ce livre, comme le disait récemment M. Omer Héroux, "ne fut qu'un incident dans sa carrière". Heureux incident qui a révélé à plusieurs, sous une forme populaire, la tragédie de la dispersion, le martyre unique en son genre de cette poignée de Français venus en Amérique, non en aventuriers comme leurs barbares agresseurs, mais pour y planter et faire régner la Croix du Christ!

Napoléon Bourassa a aimé les Acadiens parce qu'il a connu leur histoire. Il a voulu faire rayonner cette estime chez ses compatriotes, et son livre "a été entre les deux groupes américains de langue française, un facteur de permanente amitié."

A Moncton, au cours de l'été dernier, les congressistes acadiens ont rendu un public hommage à cet auteur. Son nom restera imprimé dans la mémoire de notre population.

L'intérêt qu'a porté Napoléon Bourassa à la race acadienne se continue par son fils qui veut, par la parole, faire le travail de rapprochement qu'avait si bien commencé son père par la plume.

Quelques discrètes manifestations ont souligné le centenaire de l'auteur du roman acadien, vendredi dernier, à Montréal. Rien de bruyant, mais tout d'une sincérité d'admiration pour l'homme qui fut non seulement littérateur à ses heures, mais peintre, architecte et sculpteur.

C'est pour rendre un modeste hommage à cet ami du peuple acadien, à cet apôtre de l'art, que nous écrivons ces lignes. Un devoir de reconnaissance nous les dictait. Elles ne sont qu'une faible expression de la gratitude d'un peuple, mais elles sont sincères.

J.-G. B.

St-Pierre et Miquelon

N. de la R.—Il nous fait plaisir de reproduire l'article suivant de notre ami M. Louis de Gonzague Fortin, professeur à l'École d'Agriculture de Ste-Anne-de-la-Pocatière, et collaborateur à la "Page Agricole" de l'Action Catholique. Les remarques qu'il fait et les conclusions qu'il tire, conviennent très bien à notre région, comme le lecteur pourra en juger.

C'est un Saint qui vient de vaincre en popularité le défunt Saint-Démiard. Ce n'est pas pour le mieux; personnellement je préférerais le vieux Saint..... Il n'avait pas le défaut de l'hypocrisie, lui du moins.

Mais le nouveau est terrible. A part d'être hâlé comme du feu, il ment comme le diable lui-même. On a cru qu'il provenait des îles françaises de l'Atlantique, et il a profité tout de suite du bon renom des liqueurs françaises. Mais nos fabricants de nuit ont saisi une bonne affaire, et les voilà qui nous distillent du St-Pierre à pleines charges d'autos, et empoisonnent du mieux qu'ils peuvent nos populations.

Le mot que nous disons aujourd'hui a pour but de mettre en garde, contre cette piquette bouillie par le diable, ceux qui n'en ont pas encore bu, et de leur demander d'aider la race à n pas s'éteindre, rotie littéralement par ce feu en folie.

A qui cela peut-il profiter?
Aux vendeurs.
Aux buveurs.
Voyons cela.

D'abord, il faut convenir que les médecins et les prêtres qui défendent la fabrication et la vente de "cette poison" sont en plein dans le droit chemin.

Car à côté du point de vue médical et religieux, il y a un certain point de vue pratique que nous allons voir.

Faisons-nous d'abord la question suivante: Ce commerce a-t-il enrichi une famille, pour plusieurs générations de suite comme lorsqu'il est question d'une vraie fortune?

C'est bien facile d'y répondre: jamais.

Cela s'explique parfaitement. De grosses sommes d'argent mis entre les mains des gens qui ne savent pas comment cela se gagne, qui ignorent le travail et l'économie, ne font aucun profit, ne durent pas. Le contraire serait le contraire du bon sens. Pour conserver son argent, il faut l'avoir recueilli unité par unité, par son travail, et par un effort soutenu d'économie.

Evidemment, il y a économie et économie, et chacun est bien maître d'économiser à sa façon; mais il faut prévoir les temps durs.

Hélas, ceux qui vivent du commerce de la boisson font un commerce lucratif, toujours argent comptant, et ce commerce se double de l'aspect connu du fruit défendu. Cela devient plus qu'un commerce, cela devient un sport où il s'agit de bernier les officiers des dou-

G. N. TRICOCHÉ

VARIÉTÉS

LES ILES DE LA MEDELINE

—I—
Il est vraiment regrettable que plus de touristes, surtout Canadiens-Français, ne se rendent pas dans ce charmant petit archipel, d'accès bien plus facile, en somme, qu'on ne le pense au premier abord. Il y a bien des raisons pour visiter ces îles: leur excellent climat d'été, leur curieuse topographie, leur histoire, leur population restée, dans son ensemble, si purement Acadienne. Dans ces jours de longues randonnées en automobile, il ne faut pas bien longtemps pour aller de la Province de Québec proprement dite, ou du nord du Nouveau Brunswick à Pictou, Nouvelle Ecosse. Là, un très bon vapeur, le "Loyal", construit spécialement pour le trajet, transporte en quelque douze heures voyageur et machine à Havre-Aubert, le premier port de l'archipel. Vous trouverez, de passage en l'île du Prince Edouard, vous pouvez prendre le bateau à son escale de Souris;

et, dès lors, vous ne restez guère sur mer que sept heures et demie—ceci soit dit à l'usage des gens redoutant l'Océan. Sur le "Loyal", le touriste Canadien-Français ne se sent pas dépaycé, car il entend parler sa langue autour de lui: passagers et équipage sont en grande partie des "Madelinots". Nous avons parlé d'automobiles: c'est que, malgré le peu d'étendue de chacune des îles, une machine se trouve fort utile, étant donné le fait assez étrange que presque toutes les dites îles sont rattachées les unes aux autres par des dunes plates de sable sec, formant une excellente chaussée naturelle. Le paysage, dans les Madeleines, a un cachet sui generis, qu'il doit aux nombreuses collines mamillaires atteignant parfois 600 pieds et plus de hauteur, et qui portent le nom original de "Demoiselles".

(A suivre)

George Nestler Tricoche

res. Hélas, il faut bien dire qu'à bien des endroits, si l'on en croit les rumeurs, si l'on observe les buveurs, et si l'on voyage la nuit—quelques fois, le jour—il n'y a plus rien de sportif, et que les choses, prétend-on, se passent au grand jour.

Si quelqu'un a connaissance qu'une barge ou goélette de liqueurs de contrebande se décharge, il doit en avertir les autorités, et ne pas le faire c'est trahir ses frères, ceux qui ne sont pas capables de se contenir devant une "canistre" soit pour la boire.

Et quel courage, le vendeur ne montre-t-il pas? J'aurais quelques histoires touchantes à vous raconter de pannes d'autos et de surveillance tellement évidentes que des gens, auparavant indemnes de tout soupçon se sont compromis à jamais.

Enfin, que l'on montre dans l'industrie au grand jour l'aconstance, l'organisation, la perspicacité que l'on montre pour organiser ces ventes de nuit, et l'on aura une prospérité. Sans oublier que le personnel est d'un dévouement parfait, et d'une présence d'esprit admirable, dans les cas forcés. Quels patrons peuvent se vanter d'être servis comme cela?

Tout cela, au service d'une industrie, enrichirait un district dans le temps de la dire.

Et les buveurs?
Ne parlons que du porte-monnaie. Laissons de côté les aveugles prématurés, les enfants étioles, les femmes en guenilles, et les maisons trouées, avec des verres de fenêtres en planches ou en papier.... Tous signes révélateurs de ce culte que rend le père au sieur Saint-Pierre de Miquelon.

Naturellement, quel courage peut avoir au travail le gros papa qui ne peut pas sortir de la maison ou allumer le poêle sans se rincer un brin.... Et le fait est là. Le buveur, même un monsieur d'homme, se brûle tôt, et devient prématurément une ruine, lorsque ce n'est pas un cadavre.

Et la bourse?
Deux façons de gin par mois! On n'est pas ivrogne pour boire cela. Même le plus petit estomac peut les supporter. Cela représente cependant plus de cent piastres par année. Cent piastres par année pendant 20 ans, cela représente à l'intérêt composé de 5 p.c., la jolie somme de \$3,470.00 de quoi s'acheter une terre, quoi!

Et n'oublions pas qu'il s'agit d'un "monsieur d'homme" qui ne se saoude jamais. Et les soulards, maintenant?
Boire une bouteille de bière chaque jour représente à la longue le même montant.....

Au seul point de vue économique, vaut-il la peine d'y penser?
J.-Ls. de G. FORTIN.

SAVEZ-VOUS?

COMMENT EDISON DECOUVRI LE PHONOGRAPHE

Ce ne sont pas tous les efforts de nos génies d'invention qui se développent en des choses qui ont inspiré l'expérience originale. Notre phonographe est l'une de ces choses.

Il y a un bon nombre d'années, alors que M. Edison faisait des expériences sur des diaphragmes de différents genres en vue d'améliorer ceux qui étaient en usage sur les téléphones, il avait construit, entre autres types, un petit nombre de petits diaphragmes de peau de mouton, ressemblant beaucoup à des côtes de tambour, pour voir comment il soutiendraient la comparaison avec d'autres en métal. A quelques uns de ceux-ci il avait fixé une petite aiguille qui était destinée à se projeter vers le magnét et à porter les vibrations du son

produites par la voix humaine. Ces combinaisons à la peau de mouton ne répondirent pas aux espérances de M. Edison et elles furent considérées un échec complet et mises à l'écart. Mais un jour plusieurs de ses employés étaient à s'amuser avec ces diaphragmes méprisés et les tenant devant leurs bouches et faisant sortir des sons de leurs lèvres. Le résultat fut un bruit particulier, qui contenait les éléments de la musique. M. Edison passa sur les entrefaits devant le groupe et comme pour plaisanter il tenta d'arrêter le bruit en touchant la pointe du métal projecteur avec son doigt. "Faites-le encore", dit M. Edison, et de nouveau il toucha l'épingle. Il se mit à songer et il se retira pour quelque temps, demandant à chacun de ses employés tour à tour de murmurer ou chanter contre le diaphragme afin qu'il put observer la vibration de l'épingle. Finalement il demanda à quelques-uns d'eux eux de parler contre la chose, et il nota l'effet aussi en touchant l'épingle. Finalement il se retira à son

Billet du Jeudi

La Chute des Feuilles

Hier encore, vous étiez étincelantes dans vos toilettes de pourpre et d'or, pauvres feuilles qui voltigez entre ciel et terre. Au son lugubre du vent, vous valsez, vous tourbillonnez en un fol essaim. Pauvres petites au teint pâle, c'est votre dernier jour. Demain, au pied de l'arbre duquel vous étiez l'orgueil pendant la belle saison, vous joncherez le sol. En une couche épaisse vous couvrirez ses pieds, et lui, tout dépouillé, étendra sur vous ses grands bras de squelette.

Chaque année, cette chute des feuilles me rappelle une poésie que nous apprenions quand nous étions enfants. C'est un souvenir à la fois doux et touchant. Alors tout se riait d'avant nous: la vie apparaissait sous des couleurs roses. Mais depuis, nous avons compris que l'existence n'est pas toujours ce que nous la rêvons pendant ces jours de douces illusions.

C'était une blonde enfant à la fleur de l'âge, fille unique de parents riches; elle était leur joie, leur orgueil, leur tout. Mais voilà que soudain un mal inconnu s'attaque à cet être chéri. Médecins renommés sont appelés. Tout ce que la science et la fortune peuvent faire ne compte à rien. L'ange aux ombres ailes s'avance toujours vers le trépas qu'il veut ravir aux parents éplorés. C'est une lutte longue et terrible; le mal s'aggrave et la pauvre petite voit d'un oeil éteint arriver son dernier jour.

Près de la fenêtre entrouverte on a placé sa couchette. Ses grands yeux bleus dilatés par la fièvre regardent au dehors la forêt habillée de brillantes couleurs. Sa petite main fluette repose dans celle de sa mère qui ne la quitte plus. "Maman, nous n'irons plus toutes deux, murmure-t-elle, courir dans la forêt, comme nous allions jadis. J'aimais m'asseoir avec toi sur le tapis moelleux de feuilles sèches." Puis étendant vers la bois son petit bras amaigri: "Regarde petite mère, bientôt les belles feuilles rouges se coucheront par terre. La dernière qui tombera signalera mon dernier jour."

—Tais-toi mon enfant, mon trésor! Non, tu ne peux me quitter." Et la mère étreint contre son coeur la petite fleur qui s'étirole et meurt.

Elle disait vrai, la blonde mignonne. Quelques jours plus tard quand la dernière terre recouvrait son blanc cercueil, un tourbillon de vent apportait sur la tombe à peine fermée une poignée de feuilles rousses.

Si toute beauté ici-bas doit briller qu'un jour, faut-il tout sacrifier pour un bien si périssable. Réfléchis, jeune fille coquette! Comme la fleur humide de rosée, comme le papillon aux nuances d'arc-en-ciel, comme la feuille d'automne, tu es brillante, tu es belle. Danse, amuse-toi, jouie de la vie, mais rappelle-toi que tout sur terre n'est qu'éphémère.

N'oublie pas, frivole, que toi aussi tu perdras ta beauté. Tu fétiras, et comme l'enfant regardant les bois d'automne tu verras, toi aussi, s'évanouir ton dernier jour.

Laisse de côté tant de plaisir, songe aux responsabilités de la vie. Tu verras que plus tard tout ce qui te paraît aujourd'hui indispensable à l'existence, n'est que folie et mensonge.

M. L. D.

24 octobre 1927.
laboratoire et il travailla pour savoir comment, par les vibrations d'une telle épingle ou aiguille, les sons de toutes sortes pouvaient être enregistrés ou reproduits. Cette découverte d'Edison nous a donné le phonographe.

Vivez de façon à ce que vous ne soyez pas tenté, lorsque l'on frappe à votre porte, de relâquer au coin de la fenêtre pour vous assurer si ce n'est pas un créancier qui vient vous relancer.

La Saucisse "DAIGLE"
C'est La Meilleure!

SOUVIENS-TOI...

BENEDICTION DU PERE DE JACQUES A SON FILS AVANT LA SUPREME SEPARATION.

"Toi, mon Jacques... tu vas retourner seul à Grand-Pré; tu ne seras plus des nôtres. Peut-être ne nous reverrons-nous plus jamais; je suis vieux et les temps vont au pire... Va, je te bénis pour toute ta vie! Sois toujours un honnête homme, sois fidèle à ta parole. Tu vas tester avec les Anglais; eh! bien, ne les trahis pas. Si tu ne peux supporter leurs injustices, reviens avec nous. Un homme, après tout, est bien maître de sa personne et libre de choisir son ciel, mais n'oublie pas que tu es un enfant de la France. Le sang et la langue que Dieu donne, vois-tu, Jacques, ça ne donne, vois-tu, Jacques, ça ne se livre pas à la conquête, on se sacrifie devant rien... C'est un dépôt que le Créateur veut qu'on garde dans quelques situations désespérées où l'on se trouve pour accomplir ses devoirs. S'en débarrasser au premier obstacle, c'est insulter la Providence et doter de son pouvoir.

Et puis, le sang que tu as reçu est assez plein de gloire pour que tu sois orgueilleux de le garder pur, partout..."
Napoléon BOURASSA.
(Jacques et Marie, p. 107).

EN PASSANT

M. BENNETT

Le nouveau chef du parti libéral-conservateur, dans les discours qu'il a prononcés après son élection, a fait deux promesses qu'il est bon de tenir en mémoire:—

1) Cultiver dans le pays une forte conscience nationale, un Canadienisme viril.

Aucun des partis politiques ne parviendra à ce bel idéal s'il n'arrive à la politique d'immigration. On ne peut pas plus former une conscience nationale chez des immigrants qui viennent ici tenter fortune et souvent désertent le pays qui les a attirés à coup d'argent, qu'on ne peut acclimater la bananier ou le citronnier dans notre province. Mieux vaut cultiver les fruits du pays, mieux vaut conserver les canadiens au Canada et faire revenir ceux qui ont émigrés.

2) Respecter les droits des minorités.

Cette politique semble devenir la mode un peu partout. Il est à espérer que tous les gouvernements provinciaux l'adopteront dans un court délai... M. Ferguson a tracé l'exemple. H. Bennett semble vouloir suivre. A quand le tour de M. Baxter?

MUSSOLINI vs CALLES

Nous lisons dans le "Messenger" de Sherbrook, cette comparaison bien juste:

"Tous deux attirent l'attention du monde.

Mussolini prend l'Italie sur les bords de l'abîme de l'anarchie où la conduisait la franc-maçonnerie et la remet sur les chemins de l'ordre et de la prospérité.

Calles, créature de la franc-maçonnerie, jette son pays dans le désordre et la révolution. Il régnait par la terreur en semant la mort et la désolation au sein du malheureux peuple mexicain.

Pendant que le tyran Calles fusille les adversaires de son régime oppresseur, proscrit les Evêques, massacre les prêtres et les fidèles, Mussolini semble vouloir couronner son oeuvre par une répartition de la grande injustice de 1870 envers le Souverain Pontife et l'Eglise.

Le nom du "Duce" passera à l'histoire comme celui d'un des plus grands bienfaiteurs de sa nation; le nom de Calles, accolé à tous ceux des hideux persécuteurs de tous les temps, sera en exécution devant l'humanité."

Achetez les Marchandises ANNONCES Compares et Choisies.